

## Ordre du jour de Charles X à ses gardes-du-corps (Valognes, 15 août 1830)

<b>Références</b>	Cote : 2 J 2095 Série J : Archives d'origine privée entrées par « voie extraordinaire ».
<b>Nature</b>	Dernier ordre du jour de Charles X à ses gardes-du-corps, donné à Valognes le 15 août 1830, à la veille de l'embarquement de la famille royale pour l'exil.
<b>Forme</b>	Exemplaire imprimé de l'ordre du jour délivré par le roi déchu, Charles X, à Valognes le 15 août. Ordre contresigné par le maréchal Marmont, duc de Raguse, annoté en faveur de M. Debroc, premier garde-du-corps, et paraphé par le commandant de la compagnie de Gramont.
<b>Objet</b>	Exemplaire attribué à Thimoléon-Ernest, comte de Broc de la Ville-au-Fourier (1809-1864), natif de Vernueil-le-Fourier (Maine-et-Loire), premier garde-du-corps, de la compagnie de Gramont, attestant le dévouement de son titulaire envers le roi et la famille royale depuis Rambouillet et le 3 août jusqu'à leur embarquement à Cherbourg le 16 août 1830.
<b>Date et contexte</b>	15 août 1830 : Charles X a été renversé par le parti libéral et le peuple parisien lors des Trois Glorieuses (27, 28 et 29 juillet 1830). Depuis le 9 août, la monarchie de Juillet est officiellement proclamée. Louis-Philippe est roi des Français et veille à ce que son cousin et les princes quittent le royaume. Mais Charles X s'éloigne lentement de Paris, accompagné d'une escorte armée importante, laissant planer des doutes sur ses véritables intentions. Parti de Rambouillet le 3 août, le « convoi funèbre » de la monarchie n'entre dans le département de la Manche que le 12 août, parvient à Valognes le 13 au soir. La famille royale et son escorte séjourneront encore trois jours à Valognes, l'embarquement n'ayant lieu que le 16.
<b>Intérêt pédagogique</b>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Que fait Charles X à Valognes ? Quels sont ces « malheurs » ? Pourquoi quitte-t-il le « sol français » ? : Retour sur la Révolution de 1830 (voir Didac'doc 51). L'entêtement d'un roi et d'un ministère trop attachés à l'Ancien Régime. La victoire de l'opposition libérale (échec à l'absolutisme, échec au républicanisme). 15 août 1830 : Au moment où Charles X délivre son dernier ordre du jour à Valognes, Louis-Philippe s'adresse aux Français (placard reproduit en page 8 du Didac'doc 51) : <i>« vous avez sauvé vos libertés ; vous m'avez appelé à vous gouverner selon les lois [...] L'Europe contemple [...] notre glorieuse révolution ; elle se demande si telle est en effet la puissance de la civilisation et du travail, que de tels évènements se puissent accomplir sans que la société en soit ébranlée. Dissipons ces derniers doutes : qu'un Gouvernement aussi régulier que national succède promptement à la défaite du pouvoir absolu »</i>. Une rénovation plutôt qu'une révolution.</li> <li>- Le « convoi funèbre » de la monarchie. Composition, itinéraire, étapes, conditions, réactions.</li> <li>- Qui sont ces gardes-du-corps ? Pourquoi agissent-ils ainsi ? Honneur, fidélité et dévouement. La recomposition tendue des hiérarchies sociales.</li> <li>- Un départ définitif ? Le sort des princes et la question d'une restauration monarchique pendant le reste du siècle.</li> </ul>
<b>Mots clés</b>	Restauration – Monarchie – Révolution de 1830 – Monarchie de Juillet – Exil – Charles X – Louis-Philippe – Valognes – Cherbourg.

# ORDRE DU JOUR.

---

LE ROI, en quittant le sol Français, voudrait pouvoir donner à chacun de ses Gardes-du-Corps et à chacun de MM. les Officiers, Sous-Officiers et Soldats qui l'ont accompagné jusqu'à son vaisseau, une preuve de son attachement et de son souvenir ;

Mais les circonstances qui affligent le Roi ne lui laissent pas la possibilité d'écouter le vœu de son cœur ; privé des moyens de reconnaître une fidélité si touchante, S. M. s'est fait remettre les contrôles des Compagnies de ses Gardes-du-Corps, de même que l'état de MM. les Officiers-généraux, supérieurs et autres, ainsi que des Sous-Officiers et Soldats qui l'ont suivi ; leurs noms, conservés par M. le Duc de Bordeaux, demeureront inscrits dans les archives de la Famille royale, pour attester à jamais et les malheurs du Roi, et les consolations qu'il a trouvées dans un dévouement si désintéressé.

VALOGNES, le 15 Août 1830.

CHARLES.

Pour copie conforme,

*Pour ordre Du Roi  
à M<sup>rs</sup> Debroe 1<sup>re</sup> Garde Du Corps  
Comp<sup>te</sup> Du G<sup>énéral</sup>  
de M<sup>rs</sup> Launay, Command<sup>ant</sup> la Compagnie  
L<sup>ouis</sup> Villon*

Le Major-général,  
M<sup>al</sup>. Duc DE RAGUSE.

Imp. de CARÈTE BONDESSEIN.

# Éclairages

## LE CONVOI FUNÈBRE DES BOURBONS DE CARENTAN À CHERBOURG (13-14-15-16 août 1830) - Extraits<sup>1</sup>

### I. — La Révolution de 1830 à Cherbourg

À la fin de juillet 1830, le courrier ne parvenait plus à Cherbourg, mais la nouvelle des Ordonnances, de la résistance parlementaire, de l'insurrection de Paris, de la déchéance de Charles X et de la nomination du duc d'Orléans à la lieutenance du royaume ne tarda pas à se répandre.<sup>2</sup> Rien n'était encore connu de façon certaine, quand, le mardi 3 août, arriva une estafette avec des paquets à l'adresse du Préfet Maritime. En son absence, le commissaire principal de La Gâtinerie s'empessa d'ouvrir le courrier.

Cependant l'hôtel de la Préfecture était assiégé par la foule, elle demandait communication de la dépêche et accueillit avec enthousiasme la nouvelle du changement de gouvernement. Peu après le drapeau tricolore fut promené au cri de « Vive la Liberté », hissé à l'Arsenal, puis arboré sur les forts au bruit de 21 coups de canon ; quelques particuliers illuminèrent leurs maisons et hissèrent à leur fenêtre le drapeau aux trois couleurs.



*L'obélisque (surmontant une fontaine) érigé en 1821 en souvenir du débarquement du duc de Berry le 13 avril 1814  
Arch. dép. Manche (6Fi129/1670)*

Le soir du 4 août, vers 7 heures, une multitude d'individus appartenant pour la plupart aux compagnies de discipline détenues au fort d'Artois réussirent à franchir la barrière ; un négociant nommé Alexandre B. leur avait versé du vin en abondance, et les soldats du 64<sup>e</sup> régiment d'infanterie étaient consignés, car on craignait qu'il n'accueillît mal le nouveau drapeau à cause des sentiments légitimistes des officiers ; la foule se porta donc en grande agitation à la Place d'Armes : un drapeau tricolore fut placé au sommet de la fontaine qui décore la place ; les insignes royaux qui

décoraient la fontaine, en souvenir du passage du duc de Berry à Cherbourg le 13 avril 1814, furent jetés à la mer. Cette manifestation souleva beaucoup de poussière, mais se termina sans incident.

Le 6 août, on acheva de faire disparaître les fleurs de lys qui ornaient le calvaire. Le lendemain une proclamation affichée aux carrefours annonçait le prochain passage de Charles X et de sa famille pour s'embarquer : les habitants étaient invités à observer le calme commandé par le respect dû au malheur.

Après ces quelques scènes de rues, vinrent les élections : le 9, les électeurs et les membres du

<sup>1</sup> NDLR : *Revue du département de la Manche*. Tome 2, fascicule 8 (octobre 1960), pages 233-254.

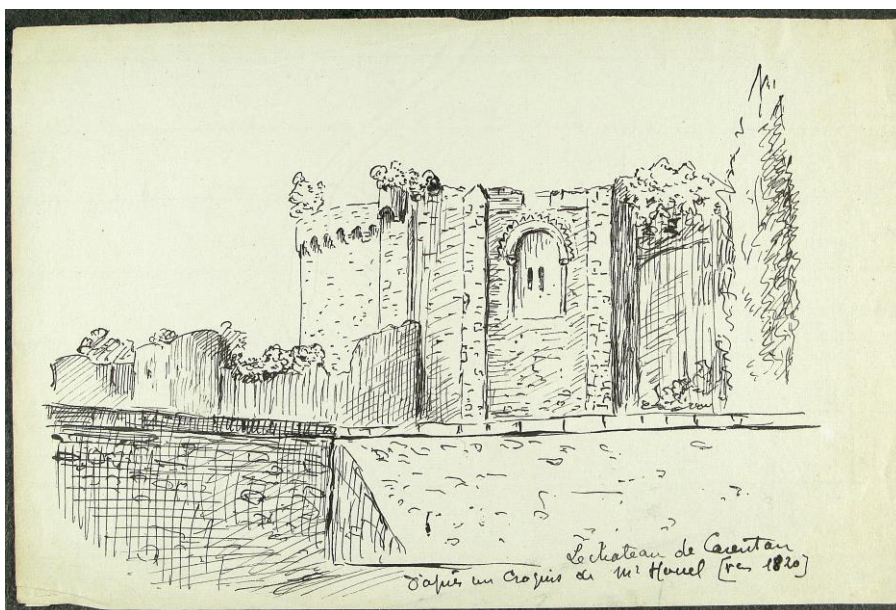
<sup>2</sup> NDLR : Voir Didac'doc n° 51.

jury, environ 80 volants, formèrent une commission municipale provisoire comprenant : le général Jouan, le docteur Pinel, le colonel de génie Javain, M<sup>c</sup> Lemangois- Duprey, avocat et l'ingénieur Bonnissent ; le 12, les électeurs et jurés d'arrondissement, réunis dans la grande salle du tribunal civil, nommèrent membres de la commission d'arrondissement : Delaval, ancien adjoint, Le Sellier, maire de Gonnevill, Fossey, avocat. Il faut ajouter M. Collart, ancien maire et sous-préfet par intérim. Le général Jouan obtint le 10 août le commandement de la place de Cherbourg, en remplacement du général Galdemare ; ce changement fut unanimement approuvé.

La Révolution de 1830 s'achevait à Cherbourg sans violence<sup>3</sup>.

## II. — L'incident héroï-comique de Carentan (11-12-13 août)

Dès le soir du 6, 25 hommes de la garde nationale avaient fait le service à la porte de la mairie ; mais la garde nationale à pied, qui comptait 4 à 500 hommes, ne fut organisée que le 8. Ce jour-là on vit arriver le général Hulot. Cet officier, beau-frère du général Moreau, n'avait guère avancé sous l'Empire, mais en 1814, grâce à Alexandre 1<sup>er</sup>, le chef d'escadron Hulot d'Oisery devint maréchal de camp, baron, et administrateur du canal du Midi.<sup>4</sup> Le vieux brave, borgne, amputé du bras droit et fort mal tenu, venait organiser les gardes nationales de la région. Dès le 8, il visite la place et passe la revue des troupes ; le 10, nouvelle revue, et l'ordre est donné de porter à Carentan deux bataillons du 64<sup>e</sup> de ligne, un bataillon du 6<sup>e</sup> léger, deux canons de quatre, les gardes nationales de Valognes, Montebourg et Sainte-Mère-Église. Le général Hulot déclara : « J'y joindrai s'il le faut toute la population des campagnes ». Il s'agissait non de combattre



Le château de Carentan d'après le croquis de M. Houel (vers 1820)  
Arch. dép. Manche (217J 3)

<sup>3</sup> Au témoignage de Michelet, la Monarchie de Juillet laissera le port de Cherbourg dans un grand marasme : « Je fus effrayé hier de l'inaction du port de Cherbourg pour les constructions. C'est comme une maison à louer ; il ne reste qu'à mettre la clef sous la porte... Tout le mouvement de Cherbourg, ce sont les préparatifs de quelques vaisseaux pour aller à Eu ; c'est un petit vapeur qu'on arrange pour Louis-Philippe... Ce vaste port désert, regardant cette mer déserte et cette digue qui semble inachevable... tout était d'une immense mélancolie... On se fait moins inscrire sauf les enfants de pêcheurs qui n'ont pas d'autre ressource » (Michelet, *Journal*, août 1845 (ed. Vialloneix), Paris, 1959, t. I p. 612-614. Ces pages ont été commentées par Monod, *La vie et la pensée de Michelet*, t. II, p. 200).

<sup>4</sup> NDLR : Constant Hulot d'Oisery (1783-1852), amputé du bras droit à la suite d'une blessure reçue à Essling le 22 mai 1809, perdit aussi un œil au cours des campagnes napoléoniennes. Le général baron Hulot d'Oisery fut créé comte le 2 mai 1816 tandis qu'il remplissait les fonctions de secrétaire général de la Grande Chancellerie de la Légion d'Honneur. Bien qu'une ordonnance royale de mai 1825 le plaça dans le cadre de retraite avec le titre de lieutenant-général honoraire, il fut nommé le 4 août 1830 commandant supérieur des départements du Calvados, de l'Orne et de la Manche et à ce titre eut la délicate mission de s'assurer de l'embarquement de Charles X et de la famille royale à Cherbourg.



d'improbables Chouans, mais d'empêcher les gardes du corps de Charles X de continuer leur marche sur Cherbourg et de ne laisser au roi déchu qu'une garde d'honneur.<sup>5</sup>

Le matin du 11, vers 7 heures, la garde nationale et les sapeurs-pompiers de Cherbourg se rassemblèrent sur la place d'Armes. Cette mobilisation jeta la désolation dans les familles. Après avoir été haranguée par un nommé Chauffart, la troupe se mit en route. On fit halte dans une auberge, avant d'atteindre Valognes où la garde nationale avait été convoquée par le maire Clamorgan.<sup>6</sup>

*Les Cherbourgeois, dans leur marche héroïque  
Sont, en entrant, d'un salut honorés.  
Les magistrats, des trois couleurs parés,  
Les font fêter au son de la musique.  
A Montebourg, le maire fait annoncer  
l'arrivée des Cherbourgeois au son du tambour.  
Sur le clocher aussitôt on arbore  
Le fin drapeau dont la France s'honore  
mais  
La nuit s'abaisse et l'eau tombant à verse  
Fait qu'aussitôt la troupe se disperse.<sup>7</sup>*

Elle est accueillie par les habitants et les aubergistes. Au cours de la nuit une sentinelle arrête le

---

<sup>5</sup> NDLR : Le garde du corps qui écrivit la *Relation fidèle du voyage du roi Charles X depuis son départ de Saint-Cloud jusqu'à son embarquement* rend compte de cet incident : « On apprit bientôt qu'un rassemblement de gardes nationales armées, d'environ six à sept mille hommes, occupait la petite ville de Carentan avec du canon, et que leur intention était de s'opposer à notre entrée dans la presqu'île du Cotentin. On avait répandu le bruit que le Roi, suivi de vingt mille Suisses et de quarante pièces de canon, voulait s'établir dans la presqu'île, garder Carentan, qui en est la clef, et s'enfermer dans Cherbourg, qui serait devenu le siège du gouvernement. La malveillance, ou un zèle trop ardent pour le nouvel ordre des choses, avait fait naître et propager ces contes ridicules. Les gardes nationales de Saint-Lô et des environs avaient reçu, dit-on, l'ordre d'aller grossir le rassemblement. Une grande quantité d'armes et de munitions, aperçues dans diverses maisons de Saint-Lô, nous confirma cette nouvelle. L'arrivée des huit escadrons de la maison militaire du Roi (qui seuls formaient son escorte) fit évanouir le fantôme, et les habitants de Saint-Lô eurent le bon esprit de rester chez eux.

MM. les commissaires écrivirent plusieurs fois, et se portèrent eux-mêmes dans la nuit sur Carentan, où ils dissipèrent cet attroupement. Ce ne fut pas sans peine ; car on avait employé tous les moyens pour irriter cette foule, et on y avait réussi bien au-delà de ce voulaient les meneurs eux-mêmes. Nous vîmes sur toute la route les gardes nationaux rentrant chez eux par petits détachements : ils étaient forts mécontents qu'on leur eût fait faire tant de chemin si mal à propos. L'idée de former un noyau royaliste, de se lier à la Bretagne et d'ouvrir aux anglais le port de Cherbourg, n'était venu à personne. Il aurait fallu un homme de tête et de résolution : il manquait.

J'ajouterai que tous ceux qui suivaient le Roi se seraient fait tuer pour défendre ses jours ; mais on en aurait compté un bien petit nombre qui auraient introduit les Anglais dans le royaume. » Théodore Anne, garde-du-corps, rappelle qu'il y eut une alerte dans la soirée du 12 août et que « les gardes qui avaient des billets de logement pour la ville reçurent l'ordre de coucher au bivouac, près de leurs chevaux » parce que les gardes nationaux voulaient seuls faire escorte au roi déchu, s'opposant à ce que des Suisses l'accompagnent jusqu'à Cherbourg, ni même ses garde-du-corps. « Ils étaient décidés à nous barrer le passage, poursuit-il, et à se défendre dans Carentan, petite ville qui a été fortifiée jadis, et qu'ils pouvaient d'ailleurs d'autant mieux mettre à l'abri d'un coup de main, que nous n'étions que de la cavalerie, qu'ils avaient du canon et que nous n'en avions pas. »

<sup>6</sup> NDLR : Louis Pierre Charles Clamorgan (1770-1839), né à Valognes, avocat, fut juge de paix en 1811 et maire de Valognes de 1815 à 1816. De nouveau maire de 1826 à 1830, il est nommé sous-préfet de Valognes en août 1830, par le nouveau roi, en remplacement de M. du Trésor.

<sup>7</sup> NDLR : Bernard Jacqueline cite un extrait de *La Carentanade*, un poème héroï-comique en trois chants et en vers, par Michel Legoupil, barbier-tisserand au faubourg du Roule à Cherbourg (Cherbourg, 1792 – Cherbourg, 1872), et publié en 1834.

général Talon, croyant avoir affaire à Polignac.<sup>8</sup>

Le lendemain matin, à Sainte-Mère-Église, on hisse au clocher le drapeau tricolore, et on le salue de sonneries de cloches et de coups de fusil ; de même à Carentan, où convergent les gardes nationales de Caen, Baveux, Isigny, Saint-Lô, Périers, Coutances, Torigny.<sup>9</sup>

*Et les buveurs en attendant l'aurore  
Vont à grands flots remplir les cabarets  
Et les cafés tout brillants de quinquets.*

Les commissaires du gouvernement chargés d'escorter Charles X, prévenus à Saint-Lô dans la nuit de ce rassemblement insolite de soldats improvisés, prescrivent à la garde nationale de Caen de ne pas se mettre en marche, à celle de Bayeux de s'arrêter à Isigny, à celle de Coutances de rétrograder si elle était en route, et au bouillant général Hulot de ramener ses troupes vers Cherbourg. Mais la milice citoyenne cherbourgeoise voulait se maintenir à Carentan. Il fallut

---

<sup>8</sup> NDLR : Le 15 août 1830, le Prince de Polignac, premier ministre de Charles X depuis le 8 août 1829, est arrêté à Granville, d'où la marquise de Saint-Fargeau était chargée de le faire passer à Jersey. Il est détenu à Granville puis conduit le lendemain à Saint-Lô, où il resta emprisonné 10 jours. Acheminé à Paris, il sera traduit devant la Chambre des Pairs avec ses collègues ministres et condamné, comme eux, à la détention perpétuelle (graciés en 1836). Voir note 57 du Didac'doc 51.

<sup>9</sup> NDLR : Extrait du deuxième chant de *La Carentanade* :

*« L'armée enfin aperçoit Carentan,  
Vers le milieu d'un vaste marécage ;  
On le prendrait pour un épais nuage,  
Par son clocher entouré de brouillards.  
Bientôt nos preux ont fixé les regards  
Des citadins et d'une foule immense  
De Libéraux venus de toutes parts,  
Qui s'apprêtaient à faire résistance  
Aux ennemis de notre liberté.  
Ces vrais Français, dans leur joie animée,  
Viennent en foule accueillir notre armée  
Qui sait répondre à leur fraternité  
Soudain Chauffart, que la gloire environne,  
Par sections fait entrer sa colonne  
Dans Carentan, aux acclamations  
Des citadins placés aux balcons.  
Sur le clocher, le drapeau va paraître,  
Charles Noël lui-même en fait les frais ;  
Trente guerriers que l'on détache exprès,  
Vont en parer la plus haute fenêtre ;  
A peine ont-ils déroulé ses couleurs,  
Que l'allégresse enivre tous les cœurs ;  
Mille bravos et les cloches émues  
Font un salve qui se perd dans les nues,  
Et les mousquets, détonnant à leur tour,  
Font retentir les échos d'alentour.  
En même temps, notre brillante armée,  
S'est, sur la place, en bataille formée ;  
Le général, commandant la cité,  
Vient aussitôt lui passer la revue ;  
Et, satisfait de son urbanité,  
De son bon ordre et sa belle tenue,  
Au colonel il adresse ces mots  
[...]*

dépêcher M. de la Pommeraye<sup>10</sup>, député libéral du Calvados, qui pouvait avoir de l'influence sur ces exaltés. Arrivé à Carentan à une heure du matin, il harangua les gardes nationaux qui bivouaquaient et parvint à leur faire entendre raison. Mais, quand le jour parut, les soldats citoyens, qui avaient dormi dans des lits, émirent la prétention de rester sur place, visitant les voitures qui passaient, sous prétexte que Polignac pouvait s'y trouver, cet arrêtant le fourgon d'un prélat qui désirait présenter ses hommages à Charles X. Les commissaires devancèrent le cortège royal et eurent recours à l'éloquence pour tout ramener au calme. Tout rentra dans l'ordre. Par petits groupes, réquisitionnant des charrettes, se hissant sur des chevaux de paysans, s'arrêtant dans les auberges, les gardes nationaux cherbourgeois rentrèrent chez eux, satisfaits, mais en piteux état : pas une amorce n'avait été brûlée, mais il y avait plus d'éclopés que si l'on avait livré bataille. On eût dit qu'ils avaient éprouvé en deux jours les fatigues de deux ans de guerre.<sup>11</sup>

Le général Hulot, lui, se vantait d'avoir fait faire à Charles X plus de chemin en un jour qu'il n'en avait fait dans les cinq premiers. C'était exagérer, mais il faut avouer que les mouvements de troupes qu'il avait prescrits, les inquiétudes qu'il avait fait concevoir dans la suite du roi, notamment au maréchal Marmont<sup>12</sup>, duc de Raguse, avaient permis aux commissaires de

---

<sup>10</sup> NDLR : François-Anastase Adam de La Pommeraye (1779-1832), lieutenant-colonel à la retraite, fut élu député libéral dans l'arrondissement de Caen, le 1er octobre 1821. Bien qu'il perdît aux élections générales du 25 février 1824, il fut réélu le 17 novembre 1827. Il avait été adjoint aux commissaires chargés d'accompagner Charles X, avec la mission spéciale de hâter la marche du cortège et de faire prendre au roi déchu la route de Caen. Le 10 août, il rejoignit à Falaise ses collègues, le maréchal Maison, de Schonen et Odilon Barrot. Informé des instructions d'Adam de la Pommeraye, Charles X reçut assez mal l'envoyé de Louis-Philippe, dans une petite auberge à quelque distance de Falaise, et se montra inébranlable dans sa volonté de prendre le chemin de Condé-sur-Noireau.

<sup>11</sup> NDLR : Continuons la lecture de *La Carentanade*. Extrait du troisième chant :

*« O Carentan, quelle eût été ta gloire  
Si, sous tes murs, le destin eût permis,  
Qu'en un combat contre leurs ennemis,  
Nos citoyens si dignes de mémoire  
Eussent fait voir combien la liberté  
Porte un Français à l'intrépidité !  
Toute l'horreur du démon des batailles  
Allait bientôt entourer les murailles ;  
Les assaillants, vivement repoussés,  
Auraient laissé de morts plein les fossés,  
Et les fuyards, courant à prendre haleine,  
Se seraient vus poursuivis dans la plaine  
Et, sous le fer tombés par bataillons,  
Leurs corps auraient engraisés es sillons.  
Sur le récit de es scènes tragiques,  
On aurait vu les amateurs d'antiques  
De ce combat déterrer les débris  
Pour en parer leurs salons, leurs portiques,  
Et commenter sur eux de longs écrits  
Qui t'auraient fait un grand nom dans l'histoire ;  
Mais par malheur ces fiers enfants de Mars  
Ne t'ont laissé, sur le champ de victoire, ni mousquetons, ni sabres, ni poignards,  
Mais seulement des bouteilles cassées,  
A leur bivouac, des barrières brisées,  
Quelques bâtons et des tisons éteints  
Qui des Caennais ont chatouillé les reins. »*

<sup>12</sup> Auguste-Frédéric-Louis Viesse de Marmont (1774-1852), issu de la petite noblesse, s'était attaché à Napoléon 1<sup>er</sup> qui l'a fait duc de Raguse en 1808 et maréchal d'Empire en 1809. Mais en 1814 il livre son armée aux coalisés. Fait major-général de la Garde royale puis pair de France en juin 1814, par Louis XVIII, il doit s'exiler à Gand pendant les Cent jours. Placé à la tête des armées royalistes de Paris par Charles X, il échoue à mater l'insurrection parisienne en

convaincre le roi qu'il devait gagner Valognes d'une traite sans coucher à Carentan. Et le général Hulot fut félicité de ses décisions par le maréchal Gérard, ministre de la guerre.<sup>13</sup>

Charles X et les siens traversèrent Carentan sans incident. Le commandant de Busselot<sup>14</sup> fit mettre sous les armes le détachement d'infanterie composant la garnison de la petite ville. Mêlé à la foule, Odilon Barrot regarda le roi passer, un peu ému en voyant le duc de Bordeaux, fils du duc de Berry et petit-fils de Charles X, distribuer avec sa sœur des sourires et des saluts comme on les y avait habitués. Le duc de Bordeaux avait un charmant costume d'enfant : chemise à collerette rabattant sur une courte veste bleu clair, pantalon blanc. Des femmes pleuraient et des hommes disaient : « Ils sont cependant bien gentils, ces pauvres innocents ».

À Saint-Côme-du-Mont, le roi s'arrêta pour déjeuner dans la dernière maison du village, tandis que la duchesse de Berry et ses enfants prirent leur repas sur l'herbe à un kilomètre de là.

De distance en distance, on voyait arriver des officiers revêtus de leurs anciens uniformes et venus pour grossir l'escorte des princes et leur manifester leur dévouement : tels messieurs d'Argentan et de Parfouru qui étaient accourus de dix lieues à cheval, à la suite du rassemblement tumultueux de Carentan.

A Montebourg, une foule considérable, accourue des environs, attendait le cortège royal. « La monarchie s'en allait et l'on se mettait à la fenêtre pour la voir passer ». Enfin ce fut, vers six heures du soir, le vendredi 13 août, que Charles X, sa famille et son escorte firent leur entrée dans Valognes, le « Versailles normand ».

### III. La Cour à Valognes (13-14-15 août 1830).

A la nouvelle de l'arrivée du roi, le Maire de Valognes, Clamorgan, le 11 août, avait pris un arrêté pour convoquer la compagnie des pompiers et la garde de sûreté sous les ordres du chef de bataillon Bonnichon et des officiers d'infanterie Heurtevent et Mouchel. Les bouchers et les boulangers étaient invités à se mettre dans le cas de fournir le pain et la viande qui seraient nécessaires au ravitaillement de l'escorte et de la troupe. Le maire, de plus, avait commenté son arrêté dans les termes suivants :

*« Habitants de Valognes,*

*Charles X et sa famille passeront dans cette ville pour s'embarquer à Cherbourg. Ce serait offenser vos cœurs, votre grandeur d'âme et votre générosité que de craindre qu'un seul d'entre vous fût capable de manquer aux égards qui sont dus à une grande infortune. »*

---

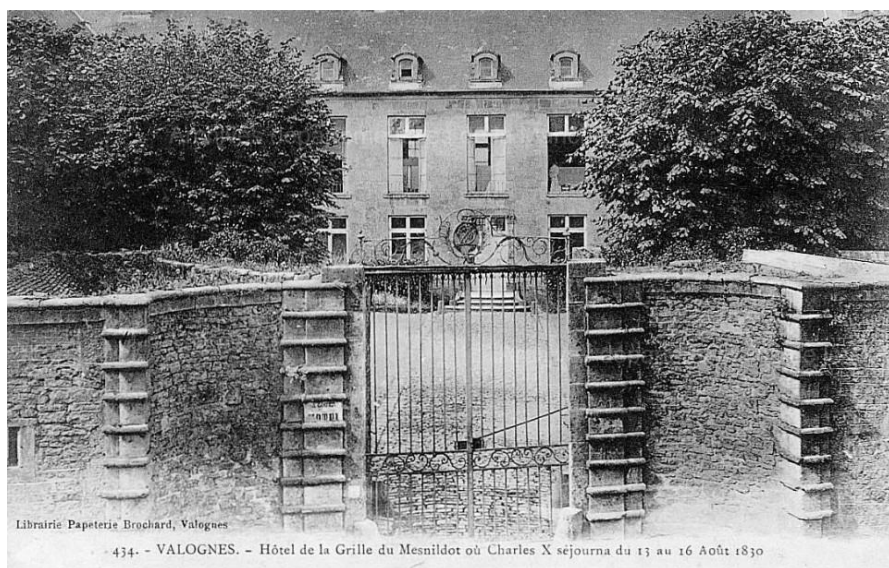
juillet 1830 et suit Charles X dans son exil. Théodore Anne, dans son *Journal de Saint-Cloud à Cherbourg, ou récit de ce qui s'est passé à la suite du roi Charles X, du 26 juillet au 16 août 1830*, note à son sujet « A Vire, on dit qu'un rassemblement des environs se porte sur nous, voulant enlever le maréchal Marmont, auquel on reproche les massacres de Paris. Déjà sur toute la route on ne nous a parlé de lui qu'avec une sorte de rage concentrée. Il inspire une horreur universelle : mais comme il est compris dans le sauf-conduit du roi, on sent qu'on ne peut l'empêcher de suivre Charles X, et la haine s'exhale en regrets et en imprécations. Les commissaires, instruits, assure-t-on, du mouvement des campagnes, ont fait venir de Caen un bataillon et quelques pièces de canon. Ces troupes couvrent notre position, et le mouvement n'a pas lieu, mais le maréchal prévenu qu'on a désigné son costume, et jusqu'aux quatre plaques d'ordres qu'il porte habituellement. Il en ôte trois, et ne continue plus la route qu'avec une seule. Je n'ai pas remarqué si c'était celle du Saint-Esprit ou de la Légion-d'Honneur. »

<sup>13</sup> Effectivement Théodore Anne, membre de l'escorte, note que le 13 août ils doublèrent l'étape, ne séjournant pas à Carentan, faisant ce jour-là jusqu'à Valognes 14 lieues.

<sup>14</sup> NDLR : Le capitaine de Busselot avait été nommé le 21 août 1822 commandant de la place.



Le vieux roi portait un habit bleu de coupe militaire, avec de grosses épaulettes d'or, surmontées de la couronne royale, la plaque du Saint-Esprit, la croix de Saint-Louis et celle d'officier de la Légion d'honneur. Il s'installa à l'hôtel du Mesnildot (actuellement école libre des filles), rue des Religieuses à Valognes. La duchesse d'Angoulême, fille de Louis XVI et femme du duc d'Angoulême, fils aîné de Charles X, disposa, comme son beau-père, d'un grand appartement. Mais il était difficile que l'hôtel du Mesnildot pût loger tous les princes ; la duchesse de Berry et sa fille se contentèrent de quelques pièces ; le duc d'Angoulême fut logé dans une aile de l'immeuble. Le petit duc de Bordeaux le fut moins confortablement : il occupait au-dessus des remises un petit entresol ; cet appartement comprenait une antichambre dans laquelle se plaça son valet de Lavilatte, une pièce à alcôve qui fut la chambre de M. de Damas, gouverneur du petit prince, et un petit cabinet éclairé sur le jardin par une demi-fenêtre à barreaux de fer : c'est dans ce réduit où se trouvait un lit fermé par des vieux rideaux en damas vert que séjourna l'enfant royal.



*Hôtel du Mesnildot à Valognes  
Arch. dép. Manche (6Fi615/332)*

La cour de l'hôtel du Mesnildot contenait les voitures, trois caissons, deux chariots et les trois grands carrosses de la famille royale.

Il n'y avait pas à regarder que les princes. Leur entourage était aussi nombreux que lors du voyage au camp de Lunéville qui marqua en 1828 l'apogée du règne de Charles X. On y comptait quatre ou cinq ducs : Raguse, de noblesse impériale, Luxembourg, de la maison de Montmorency, capitaine des gardes en service, Guiche, premier

menin du Dauphin, Levis, son aide de camp, Armand de Polignac<sup>15</sup>, et le prince de Croy ; parmi les comtes, Lasalle, La Rochejacquelein, O'Hegerly, Brissac. Chateaubriand, colonel au 4<sup>e</sup> chasseur, Maupas et l'inévitable Mesnard, premier écuyer de la duchesse de Berry dont certains ont voulu faire le père de l'enfant qu'elle mit au monde en 1833, après 13 ans de veuvage. Citons encore le baron de Damas, gouverneur du duc de Bordeaux, la duchesse de Gontaut et la baronne de Charette qui accompagnaient Mademoiselle, Mesdames de Sainte-Maure et de Bouillé qui accompagnaient respectivement les duchesses d'Angoulême et de Berry. Le service d'honneur n'était pas moins imposant qu'à Saint-Cloud ; le gouverneur du service d'honneur qui était présent, le comte de Trosoff, et les commissaires avaient vainement insinué qu'on pourrait le réduire en même temps que le nombre des valets, ne fût-ce que par raison d'économie.

Dans « l'aristocratique petite ville de Valognes », « aisée, indolente et bien close » dont Barbey d'Aurevilly nous a décrit le climat au début du Chevalier des Tourbes, tout ce « beau monde » se logea dans les jolis hôtels construits au XVIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>15</sup> NDLR : Armand de Polignac (1771 – 1847) est le frère aîné du prince de Polignac, qui sera arrêté à Granville (voir note 8).

Cependant les officiers et la garde du Roi qui se composait d'environ 800 hommes étaient logés chez l'habitant.<sup>16</sup> À l'hôtel du Louvre quelques gardes du corps fraternisaient avec les gardes nationaux de Cherbourg sur la route du retour. Le garde du corps Théodore Anne raconte ainsi la soirée du vendredi 13 août : « *Un de mes camarades, M. Durand, avec lequel j'étais, rencontra un garde national de Cherbourg, M. Charles Noël, négociant, un ancien camarade de collège. Aussitôt qu'ils se furent reconnus, nous nous trouvons tous les deux amenés, tant par M. Noël que par quelques-uns de ses amis à l'hôtel du Louvre, où ils voulurent absolument nous traiter, et nous voilà installés entre sept ou huit cocardes tricolores. Accueil franc, cordial, vins de Bourgogne, de Champagne. Excellent dîner, tout nous fut prodigué... Ces messieurs nous laissaient craindre cependant que nous n'entrassions point dans Cherbourg. La population de cette ville, nous dirent-ils, désire que le roi se confie seul à son honneur. Elle regarderait comme une preuve touchante de confiance qu'il n'eût d'autre escorte que la garde nationale qui répondrait sur sa tête de la conservation du monarque et de celle de son auguste famille. On traite même pour cela, ajoutent-ils, mais dans tous les cas si nous entrons à Cherbourg et si nous y logeons, ces messieurs nous offrent pour nous et nos amis les plus intimes, des chambres chez eux. M. Lebuhotel avocat se charge de moi.* »<sup>17</sup>

Pendant que libéraux et légitimistes fraternisaient dans les auberges, pendant que les chevaux des gardes étaient au piquet sous la pluie, la famille royale se trouvait entourée dans cette ville de Valognes où les fidèles du drapeau blanc étaient assez nombreux. Le Préfet d'Estourmel, bon légitimiste, se rappelait le passage de la Dauphine dans la petite ville décorée de fleurs en 1827, et le vieux roi retrouvait ses souvenirs de 1816 et du bal donné en ce même hôtel du Mesnildot où il se retrouvait après quatorze ans dans des circonstances étrangement différentes. Et pendant que les préparatifs d'embarquement s'achèvent, le roi et son escorte vont séjourner deux jours à Valognes.



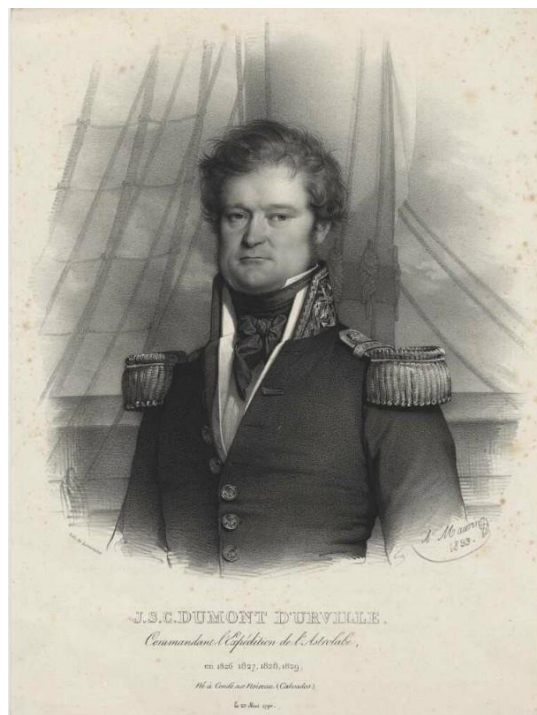
Billet de logement pour 4 officiers supérieurs et 6 chevaux (Saint-Lô, 12 août 1830)  
Arch. dép. Manche (6Fi615/332)

Le choix des vaisseaux qui devaient transporter la famille royale n'allait pas sans difficulté ; Charles X avait témoigné le désir de monter sur des vaisseaux anglais et avait même adressé à ce sujet une demande au gouvernement britannique qui la repoussa « *pour ne pas, dit la dépêche, troubler ses bons rapports avec le nouveau gouvernement français* ». Le choix de navires étrangers était destiné à éviter que le souverain déchu ne fût obligé de naviguer sous les plis du pavillon tricolore. Par une sorte de compromis, il fut convenu que Charles X s'embarquerait sur des vaisseaux américains frétés pour le compte du gouvernement français ; les capitaines et les

<sup>16</sup> Un garde-du-corps note pourtant dans sa « Relation fidèle » que « *les huit escadrons de la maison du Roi furent mis en bivouac sur les promenades de Valognes. Des torrens de pluie inondant le sol et pénétrant les vêtements des hommes et les harnachements des chevaux, rendirent en peu cette position intolérable. Depuis Rambouillet, ce corps, pu fait à ce genre de vie, avait supporté sans se plaindre toutes sortes de privations. L'on vit des jeunes gens habitués aux charmes de la société, au luxe et aux douceurs de Paris, bivouaquer quinze jours de suite à la pluie, et, après une journée fatigante, obligés d'aller chercher au loin le fourrage pour leurs chevaux, les soigner et les panser eux-mêmes. Le dévouement et la fidélité faisaient ce qu'en d'autres temps aucune considération n'aurait obtenu.* »

<sup>17</sup> Théodore ANNE, *Journal de Saint-Cloud à Cherbourg, ou récit de ce qui s'est passé à la suite du roi Charles X, du 26 juillet au 16 août 1830*, Paris, 1830.

C'est le 2 août 1830 que le baron Tupinier, chargé de l'intérim du Ministère de la Marine, avait prescrit à Dumont-Durville, alors capitaine de vaisseau, de se rendre au Havre, d'y affréter, sans se laisser arrêter par le prix, les deux meilleurs paquebots américains qu'il y trouverait, et de les diriger au plus vite sur Cherbourg. Deux jours après, Dumont-Durville put rendre compte qu'il avait trouvé les deux bâtiments demandés, le *Great-Britain* de 700 tonneaux et le *Charles Carroll* de 400, dont le prix de location était de 50.000 fr par mois. « Rien de plus beau, ajoutait-il, de mieux tenu et même de plus somptueux ».<sup>18</sup> Le *Charles Carroll*, vidé des passagers qui se proposaient de partir pour New-York le 10 août, mis à la voile le 5 et l'autre paquebot, hâlé par une partie de la garnison, sorti des jetées le lendemain. Ces navires arrivèrent à Cherbourg le 7 et le 8, ayant été retardés par le vent : les deux bâtiments appartenaient à Paterson dont Jérôme Bonaparte avait épousé la fille en 1803.<sup>19</sup>



Restait à décider la destination que devaient recevoir les bâtiments de transports, et le lieu de débarquement. Charles X, soit par ressentiment des procédés du gouvernement anglais à son égard, soit pour d'autres raisons, manifesta l'intention de se faire débarquer à Ostende ; mais, sur l'exclusion formelle que le gouvernement français fit de ce port, il désigna Amsterdam. Une nouvelle dépêche du gouvernement ayant étendu l'interdiction à tous les ports de la Belgique et de la Hollande réunis, Charles X se rabattit sur Hambourg... Le roi déchu avait-il le pressentiment de la révolution qui allait éclater en Belgique ? espérait-il trouver dans le parti catholique, qui préparait cette révolution et allait l'accomplir, un appui pour ses desseins ultérieurs ? ou bien n'avait-il d'autre objet que de s'éloigner le moins possible de la France, afin d'être toujours à portée de profiter de la réaction qu'il espérait voir se produire bientôt en sa faveur ?<sup>20</sup> Toujours est-il que le

<sup>19</sup> NDLR : Le 2 août 1930, Louis-Philippe a envoyé au Havre le capitaine de vaisseau Dumont d'Urville avec l'ordre d'affréter les deux plus grands paquebots américains qu'il pourrait trouver et de les conduire à Cherbourg (Les contrats d'affrètement sont signés au Havre dès le 4 août et le lendemain, les deux navires appareillent pour Cherbourg.). Le préfet maritime de Cherbourg est destinataire d'une dépêche secrète qui lui indique la destination des paquebots et lui recommande que « *S.M. le roi Charles X et sa famille soient environnés des marques du plus grand respect tant à Cherbourg qu'à bord des bâtiments* ». Louis-Philippe a désigné, le même jour, les commissaires chargés d'accompagner le roi sur le chemin de l'exil : Odilon Barrot, le maréchal Maison, Auguste de Schonen et le duc de Coigny (ce dernier a été désigné par le duc de Mortemart à la demande du Lieutenant général). Prévenant, Louis-Philippe fait remettre à Charles X une somme de 600 000 francs, sortie de la caisse du Trésor public mais avec sa garantie personnelle, et ordonne aux commissaires d'entourer le roi déchu de toutes les marques de respect convenable et même d'empêcher que la cocarde tricolore soit arborée en sa présence.

- 11 -

ministre de la Marine, Sébastiani, envoya le 14 août à 11 heures du soir à Dumont-Durville une dépêche arrivée par estafette le 15 à 3 heures du matin : en voici le texte :

*Monsieur le Capitaine,*

*Vos instructions n'ont pas prévu le cas où le roi Charles X ne voudrait pas indiquer, avant de quitter Cherbourg, le point où il veut se rendre, et qu'après être parti, il insisterait sur une volonté immuable de relâcher dans l'un des ports du royaume des Pays-Bas. Dans ce cas, je vous ordonne de conduire le roi Charles X et tous les princes de sa famille dans le port de Portsmouth, de les y débarquer, et de rentrer immédiatement après en France avec les bâtiments qui sont sous vos ordres.*

*Agréez, etc...*<sup>21</sup>

Il fut entendu que Dumont-Durville monterait sur le Great-Britain avec 30 hommes armés, et un lieutenant de vaisseau sur le petit paquebot avec vingt matelots. Il s'agissait de surveiller les capitaines et les équipages américains, à qui était laissé le soin de la manœuvre. Deux canons et quatre espingoles furent embarqués. Pour le cas où le roi déchu voudrait se rendre à Hambourg, comme on le croyait, il fut prévu que l'on trouverait à Dieppe des pilotes habitués à la mer du Nord, ceci pour éviter d'avoir recours à des Belges ou à des Hollandais que les passagers pourraient chercher à interroger ou à séduire. Puis sur le bruit que deux cents personnes accompagneraient la famille royale, on faillit affréter d'autres bâtiments. Enfin la veille du départ, les commissaires du gouvernement firent savoir que le vieux roi s'indignait de la surveillance qu'on prétendait exercer jusque sur la mer. Le maréchal Maison avait déjà renoncé à s'embarquer. Il fallut remplacer les marins de l'Etat par des inscrits maritimes sans cocardes et sans armes. À cette nouvelle, transmise par le télégraphe aérien, le ministre de la Marine, qui était paradoxalement le général Sébastiani, conçut de vives alarmes, que Louis Philippe semble avoir plus ou moins partagées. Une escorte de deux bâtiments de guerre, peut-être moins bons voiliers que les clippers américains, dont la vitesse était réputée, pouvait être incapable d'empêcher Charles X de changer de destination. Le Palais Royal fut-il rassuré en apprenant qu'on avait eu soin de faire déposer vingt-quatre sabres à bord des paquebots ?<sup>22</sup>

Rien n'avait été négligé pour le confort de la famille royale pendant la traversée. Des animaux vivants et des provisions de bouche de tout genre avaient été embarqués. Sébastiani recommanda d'y ajouter quatre vaches laitières et un assez grand nombre de poules, « pour qu'on ait des œufs frais chaque jour ». Comme on craignait que Cherbourg n'offrit pas les ressources suffisantes, car ce n'était alors qu'une ville de 15 000 habitants et un port de commerce assez médiocre, un assortiment de plus de cent cinquante articles de conserves fut commandé au dépôt du Havre de la maison Collin de Nantes : viandes, gibier, volailles, légumes, fruits et confitures. Un crédit de 10 000 francs ouvert à cette intention fut immédiatement doublé, mais il semble que tout ou partie de ces choses « propres à bien servir la table royale » soit arrivé trop tard. On peut être, néanmoins, assuré qu'elle ne manqua de rien. Les dépenses de mobilier montèrent à 3 488 francs pour glaces, bougeoirs et flambeaux, tables à jeu et secrétaires en acajou, douze dizaines de cartes à jouer, services de porcelaine.

À Valognes, cependant, on s'employait à évacuer sur Cherbourg les soixante-dix fourgons contenant les meubles et les caisses destinées à être embarquées.

---

<sup>21</sup> Copie conforme signée Le conseiller d'Etat, préfet maritime Pouyer.

<sup>22</sup> Henri CONTAMINE, *Le convoi funèbre de la monarchie à travers la Normandie* (août 1830), *Normannia*, 11<sup>e</sup> année, 4<sup>e</sup> trimestre, oct.-déc. 1938, n° 4, Caen, 1938, p. 231-261, p. 254.

Le 14<sup>23</sup>, il fit à Cherbourg un temps affreux : une pluie diluvienne s'abattit sur la ville dans l'après-midi ; le lendemain dimanche, par un soleil radieux, arriva le Maréchal Maison qui sur les quatre heures du soir passa en revue la Garde Nationale au Champ de Mars. Cependant Odilon Barrot se concertait avec le préfet maritime Pouyer et l'amiral Dumont-Durville sur le moyen le plus assuré de maintenir à la petite flottille la direction qu'elle devait conserver : l'amiral ne pouvait monter l'un des bâtiments américains, mais les capitaines de ces bâtiments devaient recevoir ses ordres et être attentifs aux signaux qu'il leur transmettrait du brick sur lequel il s'embarquerait et qui les suivrait à courte distance. Ce brick devait être lui-même en communication avec un petit bâtiment de la douane, fin voilier qui au moindre incident devait se détacher, aborder le port le plus approché et avertir Odilon Barrot. Les bâtiments devaient aborder la rade de Spithead et là attendre la réponse du gouvernement anglais à la nouvelle lettre que lui avait adressée Charles X, et aux communications du gouvernement français. L'ordre formel était donné d'empêcher toute déviation de cette destination et tout débarquement partiel : en cas de résistance, l'emploi de la force était autorisé. L'un des commissaires, le général Maison, devait monter sur le vaisseau de Charles X et ne le quitter qu'au moment du débarquement, mais on renonça à cette mesure odieuse autant qu'inutile. Après avoir visité les vaisseaux avec un soin minutieux les commissaires regagnèrent Valognes.

[...]

Le dimanche 15 août, fête de l'Assomption, le roi se rendit avec sa famille, sauf le duc de Bordeaux qui était malade, à la messe de huit heures à Saint-Malo de Valognes et communia. Charles X portait un simple frac bleu, sans aucune espèce de décoration, et un chapeau rond.

[...]

Les habitants des environs étaient accourus en foule ; la curiosité des gens fut satisfaite, car ils furent témoins d'un beau spectacle militaire, le dernier de l'ancienne monarchie française. L'escorte militaire comprenait sept à huit cents hommes : la majeure partie se composait de gardes du corps ; on y trouvait aussi des gendarmes d'élite ou gendarmes des chasses et quelques cavaliers de différents corps. Tous portaient la cocarde blanche, alors que le pavillon tricolore était arboré sur tous les édifices publics. Les cocardes blanches excitèrent quelques murmures qui cessèrent bientôt sur la promesse donnée que ces militaires la quitteraient immédiatement après l'embarquement de la famille royale.

Les gardes du corps défilèrent, précédés des trompettes, et allèrent porter au roi les étendards des quatre compagnies d'élites héritières de celles où des générations de gentilshommes avaient servi depuis le XV<sup>e</sup> siècle.<sup>24</sup> A onze heures les officiers et les 24 gardes les plus anciens furent introduits dans les deux salons du premier étage de l'hôtel du Mesnildot, où se tenait la famille royale ; chaque compagnie fut introduite à son rang d'ancienneté ; chaque étendard était escorté par les six gardes les plus anciens de chaque compagnie ; l'entrevue fut pathétique et, en voyant la douleur de ces hommes, le roi s'écria « *Allons mes amis, calmez-vous, faudra-t-il que ce soit moi qui vous console ?* » Les gardes présentèrent ensuite le drapeau de chaque compagnie au roi qui en toucha la soie. « *Messieurs, dit-il, je prends ces étendards, vous avez su les conserver sans tâche, j'espère qu'un jour mon petit-fils aura le bonheur de vous les rendre.* » Le vieux roi était visiblement ému, le dauphin paraissait résigné, et sa femme immanquablement fondait en larmes. Le roi se dirigea ensuite vers le perron de l'hôtel dans le but

---

<sup>23</sup> NDLR : Ce 14 août 1830, la Charte constitutionnelle est promulguée à Paris.

<sup>24</sup> NDLR : « *Le 15, c'est la Saint-Louis – souvenirs. C'est à Valognes que la vieille monarchie fait ses « adieux de Fontainebleau* ». *Adieux à la garde. Adieux aux drapeaux.* » BORY (Jean-Louis). *La Révolution de Juillet*. Paris, Gallimard, 1972, p. 624.



de parler à la foule qui se pressait dans la cour, mais l'émotion l'en empêcha. Le soir les drapeaux furent détachés de leur hampe et placés parmi les bagages dans la voiture même du roi, et on remit aux gardes du corps l'ordre du jour suivant composé par M. de Damas :

*Le roi, en quittant le sol français, voudrait pouvoir donner à chacun de ses gardes du corps et à chacun de messieurs les officiers, sous-officiers et soldats qui l'ont accompagné jusqu'à son vaisseau, une preuve de son attachement et de son souvenir.*

*Mais les circonstances qui affligent le roi ne lui laissent pas la possibilité d'écouter le vœu de son cœur. Privée des moyens de reconnaître une fidélité si touchante, S.M. s'est fait remettre les contrôles des compagnies de ses gardes du corps de même que l'état de messieurs les officiers généraux supérieurs et autres, ainsi que des sous-officiers et soldats qui l'ont suivi. Leurs noms, conservés par M le duc de Bordeaux, demeureront inscrits dans les archives de la famille royale, pour attester à jamais et les malheurs du roi et les consolations qu'il a trouvées dans un dévouement si désintéressé.*

Valognes, le 15 août 1830

Charles

*Le major général Maréchal duc de Raguse*

*Par ordre du Roi, Le prince de Croÿ-Solre.<sup>25</sup>*

[...]

M. le comte de Bouillé, aide de camp du roi, était arrivé le matin. Il n'était pas encore descendu de voiture que déjà le bruit courait en ville qu'il apportait la nouvelle qu'on se battait encore à Paris et que le parti républicain ne voulait déjà plus du roi Louis-Philippe. Il semble bien que les princes reçurent en cette journée du 15 août des nouvelles directes du Palais-Royal. M. le maréchal Maison eut connaissance de ce fait, mais les deux autres commissaires l'ignoraient entièrement<sup>26</sup>.

En ce jour de 15 août, anniversaire du Vœu de Louis XIII, Charles X se montra plus expansif et plus gai que les jours précédents, notamment vis-à-vis d'Odilon Barrot. C'était celui des commissaires envers lequel il avait toujours montré le moins de froideur, sans doute parce qu'il ne pouvait reprocher au président de la société *Aide-toi, le ciel t'aidera*, qui ne lui avait jamais prêté serment, d'avoir fait preuve d'un manque de loyauté à son égard<sup>27</sup>. Voici ce qu'Odilon Barrot en dit dans ses mémoires : « *Il avait toujours montré dans les rapports que nous avons avec lui une politesse bienveillante et digne, mais froide et réservée. Peut-être son langage avec moi avait-il eu un peu plus d'abandon et de familiarité à cause de ma jeunesse et surtout parce que, n'ayant appartenu par aucun lien quelconque à son gouvernement, je lui paraissais, dans ses idées de fidélité et de loyauté, moins chargé que mes collègues du reproche de félonie. Il avait même porté parfois cet abandon jusqu'à me parler de la Révolution, sujet sur lequel, en général, il déclinait toute conversation.*

« *Je n'avais pas le choix, me disait-il, les Ordonnances étaient une nécessité impérieuse et*

---

<sup>25</sup> NDLR : Emmanuel-Maximilien, prince de Croÿ-Solren (1768-1848), militaire, chevalier de l'ordre de Saint-Louis le 9 août 1814, élu député par le collège du département de la Somme en 1820 et 1824, nommé pair de France en 1827. Capitaine de la première compagnie des Gardes du corps du roi en 1825, il accompagne Charles X jusque sur les quais de Cherbourg et se réfugie en Belgique.

<sup>26</sup> Alex. MAZAS, *Mémoires pour servir à l'histoire de la Révolution de, 1830... Mission de M. le duc de Mortemart pendant la semaine de juillet. Nouveaux détails politiques sur le voyage de Cherbourg*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, 1833, p. 291.

<sup>27</sup> Henri CONTAMINE, *Le convoi funèbre de la monarchie à travers la Normandie* (août 1830), *Normannia*, 11<sup>e</sup> année, 4<sup>e</sup> trimestre, oct.-déc. 1938, n° 4, Caen, 1938, p. 231-261, p. 253



*absolue : une fois placé sur la pente des concessions, on ne peut plus s'arrêter. J'avais devant les yeux l'exemple de mon frère ; j'ai mieux aimé monter à cheval qu'en charrette.*

*Du reste, je connais tous les fils de la conspiration qui était ourdie et sur laquelle je n'ai fait que prendre l'initiative ; je pourrais vous nommer le banquier qui a soldé tout ce mouvement populaire » (Il faisait, sans doute, allusion à Lafitte). Je l'écoutais avec un intérêt mêlé d'étonnement... je ne pus m'empêcher de lui dire qu'il me paraissait avoir été entretenu dans une erreur complète sur les hommes et sur les choses : « Vous pouvez m'en croire, Sire, lui disais-je ; car tout est désormais consommé et les faits dont nous parlons appartiennent à l'histoire. Au moment où le conflit provoqué par les Ordonnances avait éclaté, il n'y avait plus de conspiration ; les sociétés secrètes étaient à peu près complètement dissoutes et ne comptaient plus que quelques-uns de ces aventuriers politiques pour lesquels l'état de conspirateur est une manière de vivre, une habitude invétérée, mais qui, dans leur isolement, ne sont plus pour un gouvernement, ni un danger, ni même une menace sérieuse.*

*« Le danger pour votre gouvernement et la cause de sa chute a été précisément dans ce que l'insurrection n'était ni préparée, ni dirigée par quelques-uns ; elle a éclaté comme une explosion spontanée et universelle de toutes les classes de la population reliées entre elles par une passion, une colère commune : insurrection d'autant plus redoutable, d'autant plus invincible qu'elle ne se personnifiait dans aucun chef, et qu'on ne savait par conséquent où la frapper.*

*Ainsi, loin que la Révolution qui vient de s'accomplir ait été l'œuvre des sociétés secrètes, tant que ces sociétés ont agi et attaqué votre gouvernement, elles n'ont réussi qu'à le fortifier. Ce n'est que lorsqu'elles ont cessé et qu'à votre tour vous êtes devenu agressif contre le parti constitutionnel, que le danger a commencé. La conspiration n'était nulle part mais l'irritation et la défiance étaient partout et la révolution était dans l'air. Croyez bien qu'il n'aurait été au pouvoir ni de quelques conspirateurs, ni d'un banquier de préparer ni de solder un tel événement ».*<sup>28</sup>

Le roi écoutait avec une bienveillante et indulgente attention ; mais ses hochements de tête et son demi-sourire montraient bien qu'il n'était pas convaincu.

S'adressant ensuite aux commissaires, il leur dit : « Nous allons bientôt nous quitter Messieurs. J'éprouve le besoin de vous remercier des soins dont vous m'avez entouré dans des circonstances tout à la fois si pénibles et si périlleuses. » Le maréchal Maison qui avait reçu de Charles X le bâton de maréchal crut le moment venu de hasarder une sorte d'apologie personnelle : « Croyez bien, Sire, que je ne me serais jamais chargé de la mission que j'ai remplie auprès de Votre Majesté, si je n'y avais vu l'occasion de lui prouver mon dévouement et ma reconnaissance. — Ne parlons pas de cela », répondit sèchement Charles X, et il se tourna d'un autre côté.

L'heure du coucher étant venue, l'on se mit à la prière du soir comme aux Tuileries et à Saint-Cloud. Le jeune prince la fit à haute voix : nous étions rangés à genoux autour de lui, dit M. Mazas... ; le duc de Bordeaux se déshabilla et alla se coucher dans son petit réduit en disant plusieurs fois : « M. de Damas, je ne veux pas être malade sur mer, vous verrez. »

#### **IV. La Journée de l'embarquement (16 août 1830).**

Le matin de l'embarquement, le roi avait pris l'habit bourgeois bleu à boulons de métal ; le dauphin avait mis un habit olive avec un ruban rouge à la boutonnière et bâillait parce qu'il n'avait pas assez dormi ; le duc de Bordeaux portait une petite veste bleu clair, un pantalon blanc et un chapeau gris ; la duchesse de Berry avait une robe couleur nankin faite en amazone et portait un

---

<sup>28</sup> Odilon BARROT, *Mémoires posthumes*, t. 2, 2<sup>e</sup> éd., Paris, 1875, p. 176-177.

chapeau d'homme ; la dauphine, plus que simplement vêtue, portait une robe soie et coton, couleur aventurine, avec un petit chapeau brun.

Le roi, voulant donner à la gendarmerie d'élite un témoignage de satisfaction, ordonna au Colonel Dandr , commandant la gendarmerie, de lui présenter tous les officiers et sous-officiers. Ce corps présentait à Valognes un effectif de 177 gendarmes, 43 sous-officiers et 8 officiers : le colonel Dandr , le capitaine de Cromi res, les lieutenants de Rancogne, de Maignant, d'Estiemont, de La Garde, Bidon. Desp riers et l'adjudant Thierry ; ils se rassemblèrent dans le grand salon en demi-cercle, leurs casques à hautes crini res les faisaient paraître encore plus grands. Le roi leur dit : « *J'ai voulu vous voir mes amis, je suis reconnaissant de votre dévouement, vous avez accompli jusqu'à la fin et fidèlement un bien pénible service.* » Puis il serra la main à chacun d'eux ; parmi les militaires présents se trouvait le maréchal des logis Cl ret, vétéran de l'Empire qui avait assisté aux adieux de Fontainebleau et suivi Napoléon à l' le d'Elbe.

[...].

Le roi, accompagné de sa famille, descendit le grand escalier au pied duquel se tenait M. du Mesnildot le propriétaire de l'hôtel. « *Ah ! Monsieur, lui dit le Roi, je vous cherche depuis si longtemps.* » Il lui adressa ensuite des remerciements que M. du Mesnildot reçut avec une vive émotion. Le roi et sa famille parurent ensuite sur le perron et furent aussitôt entourés par une foule de personnes. La famille royale ne pouvait bouger. Les voitures s'avancèrent : le cocher de la voiture royale, revêtu d'habits bourgeois assez mal en ordre, portait un chapeau rond assez délabré. Trois autres voitures venaient à la file : celle de Madame la Dauphine, celle de Madame la Duchesse de Berry et celle des enfants de France.   côté du perron il y avait plusieurs chevaux de selle ; le Maréchal de Marmont en prit un gris et le monta : le maréchal portait un uniforme sans broderie et un chapeau à plumes blanches. La Dauphine pleurait, la duchesse de Berry s'appuyait sur le bras de M. de Brissac, la foule, nombreuse, observait un profond silence.

La voiture du Roi se mit en route, suivie de celle des princes. Il fallut du temps pour écarter la masse compacte des paysans qui bouchait la porte de l'hôtel. Le cortège sortit de Valognes assez lentement. La route était encore plus morne et plus silencieuse que de coutume. Le *Constitutionnel* a appelé la suite de Charles X un convoi.

Un détachement de gendarmes éclairait la route et le surplus formait l'arrière-garde.

Il avait été convenu d'abord que les gardes du corps se sépareraient du roi à Valognes, mais sur leurs supplications les commissaires les autorisèrent à accompagner le roi jusqu'à l'embarquement. On prit seulement quelques précautions pour éviter un conflit entre les gardes et la population maritime dont les opinions ardentes étaient connues : l'enceinte du port militaire devait être rigoureusement fermée, les quatre compagnies des gardes y pénétreraient seules, et les gardes retourneraient aussitôt à Valognes, sans se livrer à aucune manifestation qui put blesser la population cherbourgeoise.

Les gardes du corps marchaient par quatre ; la voiture du Roi dans laquelle étaient montés M. le Dauphin et M. le duc de Bordeaux se trouvait placée entre deux sections : M. le duc de Luxembourg, M. le prince de Cro , un lieutenant des gardes, et M. le colonel Dandr  gardaient les portières. Les compagnies des gardes du corps marchaient suivant le numéro d'ordre, celle de Cro  tenait la tête de la colonne et celle de Luxembourg formait la gauche. Les deux voitures des commissaires conduites par la poste ne marchaient pas dans la colonne ; ordinairement elles la précédaient escort es par trois gendarmes d'élite placés sur le siège. Depuis Saint-L , M. de la Pommeraye, député de Caen, s'était joint aux 3 commissaires venus de Paris. Le Maréchal de Marmont chevauchait au milieu d'un groupe d'officiers supérieurs ; il avait les traits altérés. Le bruit courait depuis la veille que des gens réunis à Cherbourg avaient formé le projet de l'insulter et d'exercer des violences contre lui. Le roi avait offert au Maréchal une place dans sa voiture, mais

celui-ci malgré le danger de sa position avait refusé<sup>29</sup>, et se tint derrière la voiture.

À peu près au milieu du chemin, on fit une halte très courte. Le roi, M. le Dauphin, Madame, M. le duc de Bordeaux et Mademoiselle descendirent un instant et causèrent entre eux. Bientôt on sonna à cheval. Ceux qui avaient mis pied à terre regagnèrent leurs rangs ; le roi et les princes remontèrent en voiture ; on allait partir quand madame la dauphine qui avait marché un peu en avant et s'était arrêtée dans une ferme avec Madame de Saint Maur rejoignit le cortège.

Elle ne regagna pas sa voiture, mais monta dans la voiture du roi. Toute la famille était au complet ; le comte de Mesnard, tout en leur attribuant tous les courages, avoue qu'ils avaient l'air rien moins que rassuré.

Au haut de la côte des Rouges Terres, la mer s'offrit aux yeux ainsi que la ville de Cherbourg. Le nom de Cherbourg n'évoquait pour la maison de France que des jours heureux : Louis XVI y était venu en 1786 et sa visite aux travaux de la digue, en uniforme rouge d'amiral, succédant à une revanche partielle prise sur l'Angleterre avait été le plus beau jour de sa vie<sup>30</sup> ; le duc de Berry y avait débarqué le 13 avril 1814 à son retour d'exil ; Charles X dont le port portait le nom y était venu en 1816 ; le Dauphin y avait inauguré en 1829 le bassin du Hommet.



*Vue du port de Cherbourg et de la « montagne » du Roule (s. d.)  
Arch. dép. Manche (1Fi5/42)*

Dès 5 h. 30 du matin, une trentaine de voitures portant les bagages de Charles X étaient arrivées avec une escorte ; le tout avait été dirigé vers le grand port.<sup>31</sup> A 11 heures un fort détachement de troupier de ligne était allé occuper le grand port et ses avenues. D'un autre côté la garde nationale s'était rendue au Roule où elle avait déjà établi un poste et formé la haie.

Avant l'arrivée du cortège, les cafés retentissaient de cette phrase : « Dans quelques heures nous allons voir le petit bâtard ».

De fait quelques incidents signalèrent l'entrée à Cherbourg.<sup>32</sup> Les commissaires arrivèrent

---

<sup>29</sup> Sa situation était en effet assez embarrassée. Cf Albert LE CANNELIER, *Sur la route de l'exil, séjour de Charles X à Valognes (août 1830), Mémoires de la Société archéologique de Valognes*, t. XII, 1934-1938, Valognes, 1938, p. 93 à 110., p. 107.

<sup>30</sup> NDLR : Voir le Didac'doc n° 36.

<sup>31</sup> NDLR : A 6 heures du matin, dix voitures sont arrivées à Cherbourg de Valognes. On les a démontées et mises à fond de cale. Les chevaux sont retournés à Valognes. Il n'en a été embarqué aucune précise l'officier du Génie maritime Zédé. « L'embarquement de Charles X – 16 août 1830 » dans *La Revue de Paris*, 15 août 1898.

<sup>32</sup> NDLR : « La pointe faite sur Carentan par la garde nationale de Cherbourg, trois jours avant, ne faisait pas préjuger des dispositions favorables des habitants. Aussi reçurent-ils fort mal deux officiers-généraux portant la cocarde tricolore, qui avaient précédé le roi de quelques heures, et qui furent contraints de rétrograder, et d'attendre l'arrivée de l'escorte. La garde nationale, couverte de rubans aux trois couleurs, reçut le Roi et les troupes de cortège, l'arme au pied, et sans rendre aucun honneur militaire ; aucun salut ne fut fait par les vaisseaux du port, pavoisés des couleurs

à Cherbourg à midi, et de suite se rendirent au grand port. Quelques gardes du corps, partis en avant, arrivèrent aussi ; et comme ils portaient à leur chapeau la cocarde blanche, les ouvriers du port poussèrent des cris qui firent craindre qu'il n'arrivât quelque malheur. Heureusement on n'en vint pas aux voies de fait.

Le cortège royal entra dans Cherbourg à une heure précise. Au bas de la côte des Rouges-Terres, un mouvement d'hésitation se fit remarquer à la tête de la colonne. La compagnie de Croix dit halte. Le roi, étonné de ce mouvement qu'il n'avait pas ordonné, s'inquiétait déjà de ce qui pouvait arriver quand le marquis de Courbon, major des gardes, accourut à la portière de la voiture royale. « Eh bien ! qu'y a-t-il donc ? dit Charles X au général — Sire, un rassemblement assez considérable s'est formé au bas de la côte, en avant de la ville, mais il ne manifeste pas d'intention hostile — Marchez toujours répliqua le roi. » M. de Courbon s'inclina, puis parla bas au maréchal Marmont. Craignait-il pour lui ? Toujours est-il que le duc de Raguse qui s'était tenu jusque là à la portière du roi, se plaça sur-le-champ derrière la voiture et n'en bougea pas pendant la traversée de la ville.

Le cortège, après avoir suivi les avenues du Roule et du Cauchin s'engagea entre les haies de fantassins du 64<sup>e</sup>, commandées par M. de Saint-Aubernet, qui présentaient les armes le long du Bassin du Commerce et des rues Corne de Cerf et du Chantier (aujourd'hui Gambetta et Liais). La foule était innombrable et silencieuse ; la garde nationale avait suppléé aux habits d'uniforme dont elle manquait par un grand luxe de velours tricolores. On entendit quelques cris fort isolés de *A bas la cocarde blanche* : les soldats présentèrent les armes lorsque les princes passèrent : les officiers baissèrent leur épée en mettant la pointe à terre en signe de deuil ; quelques-uns pleuraient : un officier en voyant passer le roi ôta vivement son schako, de dessus sa tête et le mit derrière lui pour cacher à Charles X la cocarde tricolore qu'il portait.

Le port était couvert de drapeaux tricolores ; un navire étranger avait arboré le pavillon autrichien ; en ville il y avait beaucoup de drapeaux tricolores placés pour célébrer l'avènement de Louis-Philippe. À certaines croisées cependant on avait enlevé les couleurs tricolores pour le passage du roi.

Les enfants royaux, curieux, avaient mis la tête à la portière.

Plus les voitures approchaient du port militaire, plus les groupes de curieux grossissaient, et il s'y faisait sentir de l'agitation. A la grille du port militaire, une populace très hostile était contenue par la gendarmerie d'élite. On parvint cependant à franchir la grille qui, une fois refermée, fut protégée par un cordon de troupes. Un cri de *Vive la Charte* se fit entendre. En définitive, la tranquillité publique n'avait pas été troublée.

Toutes les personnes de l'escorte formant environ six à sept cents personnes se réunirent sur le port pour assister à l'embarquement. Quand la famille royale arriva



Image légitimiste : « St. Henry » (s. d.)  
Arch. dép. Manche (1Fi6/157)

---

*nationales. Les habitants paraissaient moins bien disposés que ceux des autres villes » écrit un garde-du-corps dans sa Relation fidèle du voyage du roi Charles X depuis son départ de Saint-Cloud jusqu'à son embarquement*



sur le quai, les voyageurs mirent pied à terre.<sup>33</sup>

D'une première voiture descendirent d'abord M. de Damas, M. de Mesnard, Mme de Gontaut, et le duc de Guiche. Ils gagnèrent précipitamment le navire. Madame de Gontaut s'arrêta devant le maréchal Maison et lui dit : « *Qu'il est cruel, Monsieur le Maréchal, de quitter la France !* » Les yeux de Madame de Gontaut étaient remplis de larmes, et sa figure annonçait la plus profonde douleur.

La voiture royale<sup>34</sup> contenait Charles X, le dauphin, la dauphine, le duc de Bordeaux, Mademoiselle, la duchesse de Berry. Le duc de Bordeaux descendit le premier, le dauphin le conduisait ; il donnait le bras à la dauphine dont les traits étaient altérés au-delà de toute expression. La figure de Charles X était abattue, ses yeux étaient fatigués, mais il conservait du calme.

Un officier arrivant de Paris s'approcha du Dauphin « *Eh ! bien, lui dit-il, est-on tranquille là ? Ah ! ah ! ah ! et les barricades ! Il n'en reste plus de traces. Ah ! Ah ! Ah ! ils n'ont donc plus peur !* » Et le dauphin de s'agiter, de sauter comme si cette nouvelle lui faisait le plus grand plaisir. Madame la Dauphine qui, sans doute, comprenait ce qu'une pareille manifestation avait de pénible pour le roi, y mit fin en congédiant l'officier.

Avant l'embarquement, la famille exilée remercia les personnes qui l'avaient accompagnée jusque-là. La duchesse de Berry donna sa main à baiser à tous les officiers et en embrassa même plusieurs. La duchesse d'Angoulême (en habits de deuil) fit également ses adieux, mais avec moins de larmes et de sensibilité. Elle dit à l'un d'eux qui pleurait : « Tranquillisez-vous, monsieur, nous nous reverrons bientôt. » Marmont, sortant du *Great Britain* pour s'embarquer sur le *Charles Carroll* prit la main d'un officier et lui dit également : Adieu, nous nous reverrons bientôt. »<sup>35</sup>



*Embarquement de Charles X et de sa famille à Cherbourg (s. d.)  
Arch. dép. Manche (2Fi Cherbourg 113)*

<sup>33</sup> NDLR : « *Tous les exils se ressemblent. Les trois rois de Rambouillet, la petite veuve du Temple, montent à bord du Great-Britain, luxueux bâtiment américain, appartenant, dit-on, à un armateur établi aux Etats-Unis (un exilé de France lui aussi – c'est Joseph Bonaparte !) que commande Dumont d'Urville.* » BORY (Jean-Louis). *La Révolution de Juillet*. Paris, Gallimard, 1972, p. 624.

<sup>34</sup> NDR : Conduite par huit chevaux.

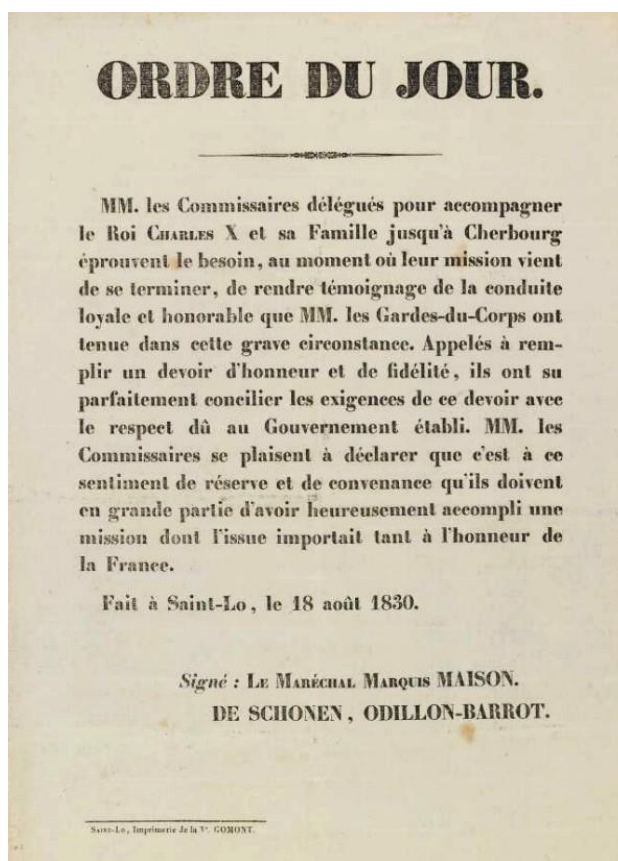
<sup>35</sup> NDLR : « *Le maréchal de Marmont n'a pas ragusé [trahi, par allusion à l'attitude de Marmont, duc de Raguse, en 1814 à l'égard de l'empereur] : il suit son roi à bord ; sur le quai, Komierowski pleure à chaudes larmes. Charles à Dumont d'Urville, désigne l'île de Wight. Dumont d'Urville s'incline. C'est à Wight que d'Haussez, ex-ministre de la Marine du cabinet Polignac, rejoindra son ex-souverain. Ainsi que le cardinal de Latil, qui sacra Charles X à Reims et qui s'est enfui du royaume de Louis-Philippe 1<sup>er</sup> déguisé en femme.* » BORY (Jean-Louis). *La Révolution de Juillet*. Paris, Gallimard, 1972, p. 624. La traversée dure deux jours. Débarqué en Angleterre, Marmont prend congé de l'ex-roi qui

Les quatre compagnies faisaient face à la mer, les voitures s'étaient arrêtées devant un petit pont couvert d'étoffe bleue ; le roi s'avança pour le franchir ; il reconnut M. Pouyer préfet maritime et le salua, fit un salut très froid à MM. Schonen, Odilon Barrot et de la Pommeraye ; mais il invita le maréchal Maison à le suivre ; M. de Clermont-Tonnerre saisit le duc de Bordeaux avec une sorte d'exaltation et le montra aux assistants avant de l'emporter dans le bâtiment.

Le dauphin suivit le roi dans le *Great Britain* ; il tenait par la main le duc de Bordeaux, Madame de Gontaut, fort souffrante, conduisait Mademoiselle ; Madame la Duchesse de Berry s'appuyait sur le bras de M. de Charette, et Madame la Dauphine sur celui de M. de la Rochejaquelein. Elles furent suivies de M. de Luxembourg, capitaine des gardes, qui s'embarquait avec les princes, de M. de Damas, du duc de Raguse, des sous-gouverneurs et du précepteur du jeune prince. Le second paquebot nommé *Charles Caroll* reçut à son tour les autres personnes de la suite du roi, comme M. le duc Armand de Polignac, Madame de Bouillé, M. Alfred de Damas, et M. Emmanuel de Brissac, l'abbé de Bourdeville, en tout quarante-sept personnes y compris Charles X et sa famille. On se hâta de transporter les malles sur le bateau. Le nonce du pape en France, le Cardinal Lambruschini décrit ainsi dans ses Mémoires, conservés à l'Archivio Secreto Vaticano, l'embarquement de Charles X ; il le fait sans doute d'après une relation de l'un des témoins, M. de Damas, qui était son intime ami : « *Le courage du dauphin ne répondait pas à celui du vieux roi. Celui-ci, devenu comme stupide sous le coup des événements étreignit la main des amis qu'il laissait sur la terre de France, mais sans avoir la force de faire la moindre allusion. Seule la Dauphine qui renfermait en elle-même la douleur qui l'accablait dit à tous les siens des paroles aimables et gracieuses et monta avec dignité et force d'âme dans le vaisseau qui était préparé* »

Les quatre commissaires se rendirent sur le *Great Britain* pour prendre congé de la famille royale. Le roi leur remit ces quelques lignes écrites de sa main : « *Au moment où je vais embarquer, je dois vous témoigner, messieurs, que, dans la commission dont vous avez été chargés près de moi, je n'ai eu qu'à me louer des soins et des attentions que vous avez eus personnellement pour moi, pour ma famille et* »

*Ordre du jour par les trois commissaires du  
gouvernement (Saint-Lô, 18 août 1830)  
Arch. dép. Manche (2 J 2095)*



lui remet son épée personnelle. Après un séjour de dix jours à Londres, Marmont arrive le 8 septembre à Porthmouth, où il s'installe, sans argent. Fin septembre il rejoint Amsterdam d'où il envoie à Paris son adhésion au nouveau gouvernement. Mais ne recevant pas de réponse, il quitte les Pays-Bas, en pleine insurrection, pour Vienne où il arrive le 18 novembre. Le duc de Raguse y rencontre Metternich qui le rassure sur le maintien de ses dotations des provinces illyriennes. Marmont se mêle à la société viennoise et rencontre régulièrement le fils de Napoléon et Marie-Louise jusqu'à la mort du duc de Reichstadt, le 22 juillet 1832. Marmont entreprend ensuite une série de voyages à travers l'Europe avant de revenir à Vienne en 1836 pour rédiger « *Voyages du Duc de Raguse* » publiés en 1837 et 1838. Ne parvenant pas à rentrer en France, il s'installe définitivement à Venise, où il meurt à 78 ans, le 3 mars 1852. Son corps est transféré au cimetière de Chatillon-sur-Seine en mai 1852.





lendemain d'un désastre national. Entre temps Louis-Philippe et l'impératrice Eugénie traversèrent la Normandie dans leur exil, mais leur voyage sera une fuite et non un convoi funèbre, digne, lent et solennel.

Châteaubriand<sup>39</sup> immortalisera cet embarquement de Charles X et des siens : « *Malédiction, Cherbourg, à tes parages sinistres ! C'est auprès de Cherbourg que le vent de la colère jeta Edouard III pour ravager notre pays ; c'est non loin de Cherbourg que le vent d'une victoire ennemie brisa la flotte de Tourville ; c'est à Cherbourg que le vent d'une prospérité menteuse repoussa Louis XVI vers son échafaud ; c'est à Cherbourg que le vent de je ne sais quelle rive a emporté nos derniers princes. Les côtes de la Grande-Bretagne qu'aborda Guillaume le Conquérant ont vu débarquer Charles le dixième sans pennon et sans lance ; il est allé retrouver à Holy-Rood les souvenirs de sa jeunesse, appendus aux murailles du château des Stuarts, comme de vieilles gravures jaunies par le temps.* »

Les commissaires étaient maintenant rentrés à leur hôtel pour dresser procès-verbal de l'embarquement et envoyer une dépêche au gouvernement.<sup>40</sup> Les gardes du corps restés à cheval s'étaient découverts au départ des vaisseaux d'un mouvement unanime ; ils détachèrent de leur coiffure la cocarde blanche, puis silencieusement ils firent demi-tour<sup>41</sup> ; à la sortie de l'Arsenal une

---

renonciation de 1830, déclare alors que « dans les circonstances actuelles », l'intérêt de son neveu exige qu'il soit « chef de la maison de France » et investi de l'autorité royale, sous le nom de « Louis XIX » et avec le titre de courtoisie de « comte de Marnes », jusqu'au jour où « la monarchie légitime sera rétablie » : il transmettrait alors la Couronne à son neveu. Mais sa mort à Göritz le 3 juin 1844 fait de son neveu, le comte de Chambord (1820-1883), l'aîné des Capétiens et « chef de la maison de France » sous le nom de « Henri V ».

<sup>39</sup> NDLR : Aux yeux de Chateaubriand la révolution de Juillet est la coup de grâce donnée à la monarchie et la désignation d'un Louis-Philippe « roi des Français » une mascarade : « *Mais depuis que sur une place publique un souverain, les cheveux coupés, les mains liées derrière le os, a abaissé sa tête sous le glaive au son du tambour ; depuis qu'un autre souverain, environné de la plèbe, est allé mendier des votes pour son élection, au bruit du même tambour, sur une autre place publique, qui conserve la moindre illusion sur la couronne [...] le temps des rois est passé ; on a beau leur chanter des hymnes et leur offrir de l'encens, ce ne sont que des morts sur des lits de parades.* » *Mémoires d'outre-tombe*, troisième partie, livre 11.

<sup>40</sup> NDLR : La nouvelle de l'embarquement de Charles X et de sa famille n'arrive au Palais-Royal que dans la soirée du 18 août.

<sup>41</sup> NDLR : Selon Théodore Anne, la ville de Cherbourg avait demandé à garder une journée l'escorte de Charles X mais les commissaires s'y opposèrent, craignant probablement quelque querelle avec la marine. En rentrant à Valognes, les gardes-du-corps reçurent de la part de Charles X un exemplaire de l'ordre du jour du 15 août, ils trouvèrent aussi une proclamation du maire qui remerciait les habitants de leur accueil bienveillant et les engageait à leur conserver les logements pour deux jours. « *Nous avons été traité de même sur toute la route. Bourgeois, autorités, tous ont rivalisé d'égards, d'attentions : on a compris parfaitement notre position ; aussi avons-nous à nous louer de tout le monde, excepté des aubergistes qui nous ont écorchés tous le plus qu'ils ont pu* » ajoute-t-il. Les 600 cavaliers couchaient à Carentan le 17 août, le lendemain à Saint-Lô. Le 19 août il fallut rendre chevaux, casques, pistolets, bandoulières et gibernes. On ne leur laissa que le sabre, le manteau et le porte-manteau. Pendant ce temps les commissaires procédaient à leur licenciement, une opération minutieuse menée avec promptitude et sollicitude selon les intéressés. Le 22 août, les gardes-du-corps combattirent, aux côtés de la population, un incendie qui prit chez un fabricant de droguets. Le courage (Anne compte quatre blessés dans leurs rangs) et leur générosité (2070 francs furent collectés au profit des incendiés) leur valurent la proclamation municipale suivante : « *Hier soir à neuf heures, un incendie s'est manifesté d'une manière effrayante, dans la rue du Pré-de-Haut, proche le carrefour de Ménil-Crocq. On avait à craindre que le quartier fût entièrement embrasé ; mais heureusement des secours arrivèrent de toutes parts : les citoyens, MM. Les gardes-du-corps et la troupe de ligne rivalisèrent de zèle et de dévouement. A onze heures on était maître du feu.*

*La ville avait déjà conçue une haute estime pour MM. Les gardes-du-corps, tous animés du meilleur esprit ; mais elle a remarqué, avec admiration, le zèle qu'ils ont montré dans la circonstance ; on les voyait, les uns porter les seaux, les autres lutter avec intrépidité contre les flammes qui les entouraient. Beaucoup ont reçu des blessures graves. Les citoyens et la troupe de ligne ont montré également le plus grand courage, et beaucoup d'hommes ont été blessés. La commission s'occupe de rassembler les faits, afin de consacrer dans le procès-verbal qui va être dressé, les*

troupe d'enfants leur cria : « Vive la Charte, vive la Liberté » ; ils traversèrent la ville, remontèrent au pas la côte des Rouges Terres et quand ils furent arrivés sur la hauteur, ils firent halte et se retournèrent : beaucoup pleuraient ; ils purent voir les deux clippers s'éloigner par la passe de l'Est ; les voiles des vaisseaux gonflées et blondes sous la lumière du jour étincelant les poussaient vers l'Angleterre ; la terre de France disparaissait de l'horizon des exilés. Le temps était magnifique et éclairait la mer d'azur et la campagne verdoyante. Les cavaliers regardèrent le vaisseau s'éloigner, atteindre l'horizon et disparaître « repassant peut-être par le sillon creusé dans l'Océan par le navire des Stuarts vaincus ». <sup>42</sup>

*Cherbourg, 1948.*

Bernard JACQUELINE

Aumônier du Lycée Châteaubriand à Rome.

Attaché de recherches au C.N.R.S.

---

*principaux traits de courage et de dévouement qui ont signalé les citoyens, MM. les gardes-du-corps et la troupe de ligne.*

*A l'instant, MM. Les gardes-du-corps sont venus offrir à la commission le résultat des souscriptions qu'ils ont ouvertes pour le soulagement des incendiés. »*

*Le 23 août, les quatre compagnies de gardes-du-corps furent passées en revue et licenciées. Chacun reçut un congé illimité, sa solde jusqu'au 25 août inclus et un exemplaire de l'ordre du jour rédigé par Odilon Barrot, le 18 août. « Ordre du jour. MM. Les commissaires délégués pour accompagner le roi Charles X et sa famille jusqu'à Cherbourg éprouvent le besoin, au moment où leur mission vient de se terminer, de rendre témoignage de la conduite loyale et honorable que MM. les gardes-du-corps ont tenue dans cette grave circonstance. Appelés à remplir un devoir d'honneur et de fidélité, ils ont su parfaitement concilier les exigences de ce devoir avec le respect dû au gouvernement établi. MM. les commissaires se plaisent à déclarer que c'est à ce sentiment de réserve et de convenance qu'ils doivent, en grande partie, d'avoir heureusement accompli une mission dont l'issue importait tant à l'honneur de la France.*

*Fait à Saint-Lô, le 1 août 1830.*

*Signé : le maréchal marquis Maison, de Schonen, Odillon-Barrot. »*

<sup>42</sup> « La chute des Bourbons fut pleine de grandeur, non de leur côté, mais du côté de la nation. Eux quittèrent le trône avec gravité, mais sans autorité ; leur descente dans la nuit ne fut pas une de ces disparitions solennelles qui laissent une sombre émotion à l'histoire ; ce ne fut ni le calme spectral de Charles Ier, ni le cri d'aigle de Napoléon. Ils s'en allèrent, voilà tout. Ils déposèrent la couronne et ne gardèrent pas d'auréole. Ils furent dignes, mais ils ne furent pas augustes. Ils manquèrent dans une certaine mesure à la majesté de leur malheur. Charles X, pendant le voyage de Cherbourg, faisant couper une table ronde en table carrée, parut plus soucieux de l'étiquette en péril que de la monarchie croulante. Cette diminution attrista les hommes dévoués qui aimaient leurs personnes et les hommes sérieux qui honoraient leur race. Le peuple, lui, fut admirable. La nation, attaquée un matin à main armée par une sorte d'insurrection royale, se sentit tant de force qu'elle n'eut pas de colère. Elle se défendit, se contint, remit les choses à leur place, le gouvernement dans la loi, les Bourbons dans l'exil, hélas ! et s'arrêta. Elle prit le vieux roi Charles X sous ce dais qui avait abrité Louis XIV, et le posa à terre doucement. Elle ne toucha aux personnes royales qu'avec tristesse et précaution. Ce ne fut pas un homme, ce ne furent pas quelques hommes, ce fut la France, la France entière, la France victorieuse et enivrée de sa victoire, qui sembla se rappeler et qui pratiqua aux yeux du monde entier ces graves paroles de Guillaume du Vair après la journée des barricades [Discours de Guillaume du Vair (1555-1621) prononcé devant le Parlement après les barricades de mai 1588, au moment où la Ligue se révolte contre Henri III] : — « Il est aisé à ceux qui ont accoutumé d'effleurer les faveurs des grands et sauter, comme un oyseau de branche en branche, d'une fortune affligée à une florissante, de se montrer hardis contre leur prince en son adversité ; mais pour moy la fortune de mes roys me sera toujours vénérable, et principalement des affligés. »

*Les Bourbons emportèrent le respect, mais non le regret. Comme nous venons de le dire, leur malheur fut plus grand qu'eux. Ils s'effacèrent à l'horizon. » HUGO (Victoire). Les Misérables, Tome IV, livre 1, chapitre 1.*

# Prolongements

- La monarchie censitaire, une parenthèse entre légende napoléonienne et mythe républicain ? Restauration et monarchie de Juillet, des années de mutation négligées.
- Chateaubriand et Hugo : deux regards sur la Révolution de Juillet.
- La Révolution en peinture. De la « La liberté guidant le peuple » aux images d'Epinal.
- Les réactions aux Trois Glorieuses dans votre ville.
- Les visites des chefs d'État dans le département.
- L'exil : rois déchus, prétendants, dissidents.

## Pour approfondir

- ANNE (Théodore). *Journal de Saint-Cloud à Cherbourg, ou récit de ce qui s'est passé à la suite du roi Charles X, du 26 juillet au 16 août 1830*. Paris, Urbain Canel, 1830.
- APRILE (Sylvie). *1817-1870. La Révolution inachevée*. Histoire de France, Paris, Belin, 2010.
- BARJOT (Dominique), CHALINE (Jean-Pierre), ENCREVÉ (André). *La France au XIXe siècle. 1814-1914*. Paris, Puf, 1997.
- BORY (Jean-Lois). *La Révolution de Juillet*. Trente journées qui ont fait la France. Paris, Gallimard, 1972.
- CONTAMINE (Henry). *Le convoi funèbre de la monarchie à travers la Normandie* (août 1830), *Normannia*, 11<sup>e</sup> année, 4<sup>e</sup> trimestre, oct.-déc. 1938, n° 4, Caen, 1938, p. 231-261.
- DUPONT (André). *Histoire du département de la Manche. VIII Le département de 1789 à 1920 (première partie)*. Coutances, OCEP, 1989.
- GORCE (Pierre de la). *Charles X*, 3<sup>e</sup> éd., Paris, Plon, 1928.
- GOUJON (Bertrand). *Monarchies postrévolutionnaires. 1814 – 1848*. Histoire de la France contemporaine. Paris, Seuil, 2012.
- JARDIN (André) et TUDESQ (André-Jean). *La France des notables, l'évolution générale (1815 1848)*. Nouvelle histoire de la France contemporaine, tome 6. Paris, Seuil, 1973.
- LE CANNELIER (Albert). *Sur la route de l'exil, séjour de Charles X à Valognes* (août 1830), *Mémoires de la Société archéologique de Valognes*, t. XII, 1934-1938, Valognes, 1938, p. 93 à 110.
- *Il y a cent ans. Comment Charles X prit à Cherbourg le chemin de l'exil* (Cherbourg- Eclair, 23, 24, 30 juillet 1930)
- Anonyme. *Relation fidèle du voyage de Charles X depuis son départ de Saint-Cloud, jusqu'à son embarquement*. Par un garde-du-corps. Paris, Dentu, 1830.